



Ombres de «Migrants»

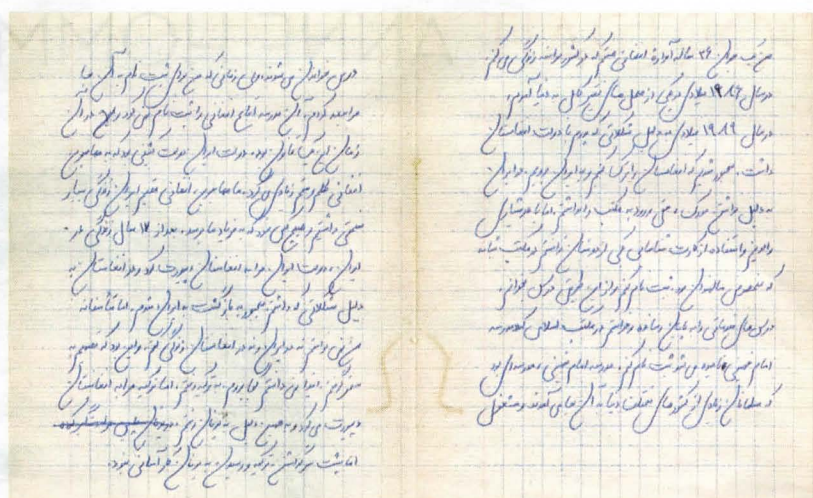
En montrant des corps endormis dans les rues de Paris et des pages écrites par de jeunes réfugiés afghans, le photographe Mathieu Pernot met en forme un récit d'exil.

Par **NATALIE LEVISALLES** et **BRIGITTE OLLIER**
Photos **MATHIEU PERNOT**
GALERIE ÉRIC DUPONT

Nul ne sort indemne de la vision des «Migrants», série de Mathieu Pernot réalisée durant l'été 2009 près du square Villemain, au bord du canal Saint-Martin à Paris. Les Afghans appellent ce quartier «*le petit Kaboul*» : c'est l'endroit où ils se retrouvent quand ils débarquent à Paris.

«Le dernier moment d'évasion»

Mise en forme du récit d'un exil, ce travail frappe par sa rigueur. Pas de voyeurisme, aucun sentimentalisme, il s'agit ici, avec les neuf photographies exposées sur les cimaises, de «*restituer une histoire et de produire un document*». «*Je voulais qu'on soit dans le silence et la non-visibilité, pas dans le commentaire de l'actualité*», dit le photographe, soucieux d'inscrire sa démarche hors de «*la violence de cette réalité*». C'est finalement après plusieurs tentatives, dont l'une fut d'aller dans la «*jungle*» de Calais, qu'il comprit comment représenter «*ces figures d'une mondialisation inversée*». A Paris, dans la lumière incolore de l'aube, avec un appareil numérique, il a photographié des



«A L'HÔPITAL, ON NOUS A CRIÉ: "NO PLACE"»

Quand Mathieu Pernot a cherché un migrant qui puisse écrire le récit de son voyage, l'association Française langue d'accueil l'a mis en relation avec Mohammad Jawad Alizade, un jeune Afghan «qui aime écrire et n'a pas peur de prendre la parole». Résultat, quinze pages d'une écriture régulière qui racontent un interminable périple de Kaboul à Paris.

«Je suis né à Kaboul, en 1986. En 1989, mes parents avec leurs 10 enfants, ont fui en Iran parce que mon père, qui était un moujahid, était menacé par le gouvernement communiste. Il a fini par être tué en Iran. Quand j'ai eu 22 ans, les Iraniens m'ont renvoyé en Afghanistan, mais je ne pouvais pas rester, alors je suis parti vers l'Europe. Turquie, Grèce, Serbie, Hongrie, Autriche, Allemagne... Mon voyage a duré des mois et j'ai été enfermé plusieurs fois, dans des camps et des prisons. J'ai finalement décidé d'aller en France parce qu'un compatriote rencontré en Allemagne m'a dit que c'était le pays des droits de l'homme.

«En ce moment, j'ai un récépissé de demande d'asile, valable quatre mois et renouvelable. Je suis passé il y a quelques jours devant une commission de l'Ofpra [l'Office français de protection des réfugiés et des apatrides, ndlr] pour obtenir le droit d'asile en France. J'aurai une réponse d'ici un mois. En Iran, j'avais appris l'anglais à l'école. Ici, j'ai appris suffisamment de français pour me faire comprendre et aider d'autres réfugiés dans les administrations ou les hôpitaux. Je sers donc d'interprète aux Afghans et aux Iraniens (le dari, ma langue maternelle, est une variante du persan parlé en Iran).

«L'autre jour, je me suis occupé d'une famille afghane avec trois enfants de 1 an et demi, 2 ans et demi et 6 ans. Ils étaient dans la rue, je leur ai trouvé un abri sous un toit, mais une habitante leur a jeté des casseroles d'eau pour qu'ils partent. Ils ont dormi quatre nuits dehors. J'ai appelé le 115, ils n'avaient rien et m'ont dit de les emmener à l'hôpital Trousseau. Là, on nous a crié: "No place" et on m'a dit d'aller au 115. Finalement, Trousseau a gardé la famille pendant deux nuits, puis le 115 leur a donné trois nuits d'hôtel. Les Afghans sont entre le marteau et l'enclume. Ici, les gens ont peur: ils les prennent pour des talibans, pour des terroristes. En fait, ce sont des villageois qui viennent d'un pays en guerre, où ils sont victimes des talibans, des policiers ou des bombes américaines. Contrairement à d'autres demandeurs d'asile, artistes ou politiques, ils ne savent pas s'expliquer et sont rejetés, et c'est vraiment injuste. «L'exposition de Mathieu Pernot? Je la trouve très belle. C'est de l'art et c'est une défense des demandeurs d'asile. En France, il y a beaucoup de gens plutôt riches. Cette exposition leur montre les pauvres et les migrants qui dorment dans la rue. Au vernissage, je trouvais ça bizarre: dans les autres pays, je me fais arrêter par la police et jeter en prison. Ici je vois arriver des responsables de musée, des écrivains, des artistes. Cet été, j'ai même été filmé par une équipe de télévision. Et comme c'est passé à la télé juste avant le match France-Suède, plusieurs de mes amis afghans réfugiés m'ont vu! «Mes projets? Je veux rester en France, parce que c'est le pays de la liberté et des droits de l'homme. Et je veux ouvrir à Paris un petit endroit où les migrants afghans pourraient rester une ou deux semaines en arrivant.»

Recueilli par N.L.

A gauche: Photos prises durant l'été 2009, au bord du canal Saint-Martin à Paris.

En haut à droite: Le cahier dans lequel Jawad, 26 ans, a écrit le récit de son périple de Kaboul à Paris, en 2010.

Afghans assoupis sous leurs couvertures de fortune, parfois juste un drap. On ne voit pas leurs visages, seulement les corps à terre ou sur des bancs: voici des migrants devenus gisants. «Ils m'apparaissent comme des corps qui nous reviennent d'une guerre dont nous sommes acteurs, comme si cette guerre était présente dans nos rues», ajoute Pernot, conscient de montrer ce que chacun peut voir tous les jours à Paris, ou ailleurs. «Ces images sont assez violentes, mais ce sont aussi des moments où ils dorment, des moments d'apaisement. Je ne voulais pas les réveiller, c'est peut-être le dernier moment d'évasion qui leur reste.»

L'histoire de ces migrants, on peut la voir et l'entendre dans les médias, mais Pernot se demande s'il n'y a pas «une forme pour la raconter autrement». Il mettra trois ans à trouver «la bonne personne et le bon support». Il demande à Jawad, un jeune réfugié avec lequel il s'est lié, d'écrire en dari son récit d'exil dans un ancien cahier d'écolier français de la marque Chambord. «Une manière de croiser son histoire avec notre grande histoire.» Il en tire, complètement indispensable à l'exposition, un livre édité avec ses photographies et les mots de Jawad et de Mansour, un autre jeune Afghan. «Ce qui m'intéresse, ce sont des odyssées contemporaines. Ce que dit Jawad de son périple, sa traversée de l'Iran, de la Turquie, de la Grèce... c'est Homère. On est dans cette dimension du mythe.» Les photos de

corps allongés, il les a montrées à Jawad «en craignant qu'il les trouve dures». En fait, le jeune homme a une photo identique de lui-même prise par un copain avec son téléphone pendant qu'il dormait! «J'ai trouvé ça troublant, émouvant, il fait la même chose que moi», dit Pernot. Moi qui travaille toujours dans la marge, c'est la première fois que j'ai trouvé un tel niveau d'échange et de compréhension.»

Mémoire au grand jour

Avec les «Migrants», Mathieu Pernot poursuit son idée d'une photographie engagée qui s'essaie à instruire au-delà du constat. Né en 1970 à Fréjus (Var) et formé à l'école d'Arles, l'auteur de *Hautes Surveillances* (sur la prison, Acte Sud, 2004) appartient à une génération qui fouille la mémoire et l'ouvre au grand jour, même en cas d'amnésie générale. Témoin, sa recherche sur le camp de Salières, «camp de concentration pour nomades» créé en Camargue par le gouvernement de Vichy en 1942. Auparavant, en 1999, il avait publié *Tziganes* (Actes Sud, 1999), portraits de Bietschika Gorgan et de sa famille. Dans la préface, il écrivait: «La seule chose que j'aimerais vraiment communiquer, c'est le sentiment de la vie.»

MIGRANTS de MATHIEU PERNOT

Galerie Eric Dupont, 75003. Jusqu'au 20 octobre.
Rens.: 0144540414. A lire: les *Migrants*, éd. Gwinzegal.